

À propos de *La folie du transfert* de Solal Rabinovitch¹

La folie du transfert, un beau titre qui rappelle que le transfert, c'est la folie de l'amour que provoque la situation analytique, amour véritable dont l'analyste se fait l'adresse tout en sachant bien « qu'il manipule les matières les plus explosives et qu'il doit opérer avec les mêmes précautions et la même conscience que le chimiste² ». Folie du transfert, dans ce moment de notre histoire qui est marqué par « la perte de ce qui se supporterait de la dimension de l'amour³ ». Un beau titre pour un énorme travail, inventif et rigoureux, dans lequel les questionnements, réflexions, élaborations et inventions sont intimement pris dans un certain travail d'écriture, une certaine modalité de l'écrit qui procède par différents tours, détours et retours, nécessaires pour serrer l'objet de ce travail : une clinique du transfert dans la psychose. Il est impossible d'évoquer ici les très nombreuses questions abordées par ce texte qui fourmille, foisonne de remarques, indications, notes cliniques et trouvailles qui font l'intérêt et la richesse de ce travail. Je me contenterai de suivre à grands pas une des pistes qui m'a plus particulièrement retenue.

Ce livre est composé de deux grandes parties. La première, qui correspond, en gros, aux cinq premiers chapitres, consiste en diverses élaborations à partir de lectures précises et rigoureuses de textes analytiques de Freud, Lacan et quelques autres, et d'auteurs appartenant à d'autres disciplines ; la bibliographie en est impressionnante. Cette première partie forme le soubassement sur lequel se construit la seconde partie qui porte plus directement sur le transfert dans la psychose, question qui a rarement été traitée à ce jour. Cette deuxième partie s'élabore à partir d'une cure dont Solal Rabinovitch avait déjà parlé lors d'un colloque, il y a quelques années, et l'on peut mesurer l'importance du travail théorique effectué entre ces deux travaux. Il s'agit, dans cette seconde partie, d'extraire des bouts de savoir de ce qui s'est fabriqué, de manière tâtonnante, dans cette cure. L'originalité de la démarche de Solal Rabinovitch, c'est que le cas clinique ici interrogé, c'est celui de l'analyste : quelle place l'analyste peut-il trouver, inventer, construire pour se faire l'adresse du discours analysant quand cet analysant est psychotique ? Comment peut-il opérer avec le déchaînement d'une toute jouissance narcissique, avec un discours dans lequel les représentations de mots sont soumises aux processus

¹ S. Rabinovitch, *La Folie du transfert*, Ramonville Saint-Agne, Érès coll. Scripta, 2007. Ce texte reprend une intervention faite à Espace Analytique, le 21 mars 2006.

² S. Freud, « Observations sur l'amour de transfert » in *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1953.

³ J. Lacan, *Les non dupes errent*, séance du 19 mars 1974, séminaire inédit.

primaires comme les représentations de choses, avec le réel de la structure ? Pour répondre à ces questions, Solal Rabinovitch s'appuie, entre autres, sur ce qu'elle désigne comme les trois théories du transfert de Lacan, et à la lire, j'ai réalisé à quel point ces trois théories formaient un tout : elles ne sont pas telles que la seconde rendrait caduque la première et serait rendue caduque par la troisième, même si Lacan a pu procéder à des corrections et compléments théoriques. Le travail de Solal Rabinovitch montre plus précisément que la première éclaire la manière d'opérer avec l'imaginaire, la seconde avec le symbolique et la troisième avec le réel.

Lacan a figuré la première dans son Séminaire II avec son schéma en Z (dit schéma L⁴). Ce schéma a une double fonction : répondre à la question du maniement des résistances du moi, des résistances de l'imaginaire dans la cure, et montrer en quoi la conception de la cure et du transfert dans l'*ego-psychology* diffère de la conception freudienne. Pour l'*ego-psychology*, en effet, le transfert s'établit entre le moi de l'analysant et le moi de l'analyste (axe a' — a du schéma), la finalité de la cure étant une identification au « moi fort » de l'analyste. Lacan avance qu'une cure ne peut être dite psychanalytique qu'à la condition que le moi de l'analyste soit effacé, absent de la scène analytique. L'analyste ne peut se faire l'adresse du discours analysant qu'à se situer en A, le radicalement Autre, lieu de l'ordre symbolique, lieu de l'inconscient. Le transfert qui s'établit alors entre l'Autre et le moi de l'analysant (ligne A — a du schéma) permet de contourner les résistances et conduit à ce qu'en quelque sorte l'Autre et le moi « s'accordent⁵ », le moi laissant alors progressivement sa place au sujet.

Mais l'année suivante, dans son séminaire sur les psychoses, il avance que dans la structure psychotique, A n'est pas l'Autre symbolique, mais l'Autre réel qui commande au sujet de faire ci ou ça : l'Autre, c'est l'Autre du délire. L'analyste ne peut donc occuper cette place qui ferait du transfert un transfert délirant. Il ne peut pas non plus occuper la place de l'autre de la dyade spéculaire qui conforterait la toute jouissance narcissique, la toute jouissance de l'Autre. Face à cette double impossibilité, Solal Rabinovitch propose, invente une solution, et cette trouvaille constitue un des grands axes de son travail. Elle note que dans la psychose, l'imaginaire peut avoir une fonction réparatrice : c'est le cas lorsqu'il permet la fabrication de la métaphore délirante qui supplée au défaut de la métaphore paternelle ; c'est aussi le cas lorsqu'il permet une localisation de la jouissance laissée à la dérive des signifiants. Mais cet imaginaire n'est pas l'imaginaire spéculaire dont le nouage au symbolique donne au moi et à ses semblables leur fausse réalité. L'imaginaire qui répare est

⁴ Cf. J. Lacan, séminaire II *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1978, schéma p. 284.

⁵ *Ibidem*, p. 370 et suivantes.

un imaginaire non spéculaire, un imaginaire noué au réel, réel de la forclusion et réel de la jouissance dans la psychose. Je ne développe pas ici la question de l'imaginaire non spéculaire que Solal Rabinovitch a longuement introduit dans son cinquième chapitre. L'adresse que l'analyste doit construire pour le psychotique, c'est un autre imaginaire mais non spéculaire, un autre de la pure différence, un autre toujours quelque peu décalé de l'autre spéculaire. C'est à partir de ce point, qui est à construire dans la cure, que l'analyste pourrait opérer et manœuvrer le transfert dans la psychose ; l'accroche transférentielle sur cet autre non spéculaire s'effectue sur un fragment du corps de l'analyste qui fragmente et localise la jouissance de l'Autre, regard ou voix (ce que l'analysante de Solal Rabinovitch nomme « la chair de votre voix »).

La deuxième théorie du transfert, c'est celle que Lacan produit en 1967 alors qu'il est occupé par la question de la fin de la cure et du passage à l'analyste : l'analyste dans la cure occupe la place du sujet supposé savoir. Le sujet supposé savoir est une illusion qui a pris consistance, qui a été objectivée à partir des effets du discours de la science sur le symbolique. Dans la cure, le savoir supposé, c'est le savoir inconscient, supposition princeps de la psychanalyse, et l'analyste est en place de sujet supposé à ce savoir. Il soutient cette fiction comme adresse du transfert, l'amour de transfert étant adressé au savoir. Mais l'analyste sait, pour en avoir fait l'épreuve dans sa cure, que le savoir inconscient est un savoir sans sujet et que l'être de ce sujet supposé, c'est l'objet-a de l'analysant. Il sait qu'en tant qu'objet-a, il fera le rebut de l'opération analysante à la fin de la cure.

Solal Rabinovitch note que dans la psychose, il n'y a ni savoir supposé, ni sujet supposé au savoir. Non supposé, le savoir est celui du sujet : il sait, il dit qu'il sait, il dit ce qu'il sait. Le savoir n'est pas supposé, il est imposé à l'analyste. Par contre, l'analyste est supposé penser, et il est exigé de lui qu'il dise ce qu'il pense, et que ce dire soit un dire vrai. On voit bien qu'en effet, si l'analyste se taisait, ses pensées supposées par l'analysant le constitueraient comme l'Autre du délire. Cette assignation à dire divise l'analyste, elle le destitue, précise Solal Rabinovitch.

Dire ce qu'il pense, c'est différent d'une interprétation : l'interprétation ne relève pas de la pensée mais du signifiant, du jeu des signifiants. Dire ce qu'il pense, ça n'est pas non plus dire ce que moi je pense, ce qui rétablirait la dyade spéculaire. Dire ce qu'il pense à partir de la place de cet autre non spéculaire qu'il incarne dans la cure, c'est dire la pensée en tant qu'elle inclut un bout de réel. Le dire vrai de ce qu'il pense ramène l'analyste à la destitution subjective de la fin de sa propre cure et à sa propre autorisation. C'est un dire qui introduit dans l'énoncé une sorte de fêlure, une infime contradiction interne, nouée à une certaine mise en jeu du regard ou de la voix. C'est ce qu'illustre partiellement la

réponse faite à Surin par son confesseur⁶. Le travail d'écriture de Solal Rabinovitch n'est pas sans porter la marque de ce dire singulier, et son livre nous en transmet quelque chose.

Solal Rabinovitch dit que l'Autre du délire assigne à une désubjectivation telle que le sujet ne peut y faire reconnaître ce dont il témoigne. Mais cet autre non spéculaire peut faire trace de ce dont il témoigne... à condition que le dire de ses pensées ne vise ni à valider, ni à invalider la croyance délirante. C'est dans la mesure où l'analyste mettra ses pas dans ceux de l'analysant que l'énoncé de l'analyste ne sera pas forclos mais qu'il s'inscrira comme trace, empreinte du sujet, de l'ordre de l'écrit donc et non du signifiant. Ce point n'est pas sans poser de nombreuses questions. Solal Rabinovitch propose une piste originale à partir de la formule de Lacan posant l'écrit comme savoir supposé sujet.

La troisième théorie du transfert se déduit du travail de Lacan sur l'écriture borroméenne qui noue le réel, le symbolique et l'imaginaire, et qui éclaire un certain maniement du réel dans la cure. À partir de 1973, Lacan propose donc l'écriture borroméenne, soit un certain nouage des trois dimensions dont relève le parlêtre, comme outil pour les analystes, un outil pour s'orienter dans la cure. C'est à condition de reconnaître, d'identifier ces trois dimensions et leur nouage, que l'analyste peut dans la cure opérer sur le réel, sur la structure. Dire que la cure opère sur la structure, c'est dire qu'elle ne guérit pas seulement les symptômes, mais qu'elle modifie ce que Freud désignait comme « l'économie » propre à la névrose ou à la psychose, et que Lacan nomme « réel du nœud ».

Lacan pensait qu'à partir de ces trois dimensions, qui dans l'écriture borroméenne prennent une valeur nouvelle, inédite jusque-là, les analystes pourraient construire une nouvelle clinique, strictement psychanalytique, distincte du modèle psychiatrique. C'est ce que fait Solal Rabinovitch lorsqu'elle procède à une lecture en termes borroméens de la cure et des divers mouvements, franchissements qui s'y sont opérés. Elle montre en quoi la manière dont l'analyste opère avec le transfert, avec les énoncés qu'il profère, avec un certain savoir faire avec le regard ou la voix, porte des effets sur la structure, sur le réel. C'est vrai aussi dans la névrose, mais ça se lit moins facilement. Freud disait que ce qui dans la névrose est caché et s'extrait difficilement des profondeurs est dans la psychose à la surface ; la psychose, d'une certaine manière révèle la pureté de la structure et donne à lire les effets sur le réel des différents mouvements de la cure.

De cette lecture, Solal Rabinovitch propose une écriture sous la forme d'un tressage de trois brins identifiés comme le réel, le symbolique et l'imaginaire. Chaque mouvement de la cure, qui se repère à ses effets dont

⁶ S. Rabinovitch, *La folie du transfert*, op. cit., pp. 95-96.

témoigne l'analysante, s'écrit sur la tresse comme un croisement de deux brins qui modifie de manière particulière les deux dimensions ainsi croisées. Cette écriture montre, en particulier comment l'imaginaire non spéculaire supporté par l'analyste porte ses effets sur le tressage, sur la structure. Pour chaque scansion de la cure, Solal Rabinovitch boucle la tresse, dans l'état de tressage où elle est, pour montrer quelle sorte de noeud des trois brins est effectué à ce moment. Le lecteur est donc confronté à trois textes différents : des fragments de la cure et des indications cliniques qui apparaissent dans divers chapitres du livre, la lecture borroméenne qui est faite de la cure⁷, et la tresse et les noeuds qui s'en écrivent⁸. Cet usage de la tresse comme support écrit de la dynamique de la cure est une trouvaille précieuse pour les analystes : elle montre comment l'écriture borroméenne peut être un outil dans la cure et ouvre la voie à une clinique véritablement psychanalytique.

Je n'ai fait qu'effleurer quelques points du travail de Solal Rabinovitch qui nous donne d'autres précieux repères, et ouvre à de nombreuses questions et pistes à explorer que je ne peux évoquer ici. Je voudrais pour conclure revenir sur un point, qu'elle a déjà avancé dans de précédents travaux, et qui porte sur les effets de la cure sur l'analyste lui-même : avoir participé à la modification de la structure d'un sujet, avoir été inclus dans l'intervention du transfert ne sont pas sans laisser des traces, une cicatrice, chez l'analyste. Ces traces, précise-t-elle, ne sont pas des traces mnésiques inconscientes qui s'effaceraient toutes seules du simple fait de l'usage du discours ; elles ne peuvent pas non plus passer au semblant donc au symbolique : « Ce sont des traces de vide qui doublent les "trous de la structure"⁹. » Ces traces sont-elles traces du savoir propre au sujet analysant, savoir qui s'est construit dans la cure avec l'inconscient de l'analyste, et dont celui-ci reste marqué ? Cette cicatrice est sans doute aussi ce dont témoigne ce long parcours qui va du « champ de bataille » du premier chapitre au « veuille la métamorphose » du dernier. Mais alors, cette cicatrice « qui altère le tissu psychique de l'analyste¹⁰ » ne s'est-elle pas, dans ce parcours, elle aussi métamorphosée en donnant naissance à un bout de savoir inédit ?

⁷ *Ibidem*, pp. 168-172.

⁸ *Ibidem*, pp. 196-199.

⁹ *Ibidem*, p. 177.

¹⁰ *Ibidem*, p. 176.